

Chapitre I

**PRÉHISTOIRE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE GAUVAIN**

Devant un personnage de l'importance de Gauvain, mieux vaut ne pas succomber trop vite à l'illusion de la littérature. Gauvain n'est pas une invention d'écrivains du XII^e et du XIII^e siècle. Il appartient à une tradition orale qui a probablement plusieurs siècles d'existence avant de devenir le chevalier arthurien que l'on sait.

Paul Zumthor avait savamment relativisé la notion de « littérature médiévale¹ ». Pour lui, cette « littérature » fut d'abord l'œuvre de la voix et non de la lettre. De cette voix, nous n'avons gardé que des échos écrits, mais nous ne connaissons pas le timbre.

À l'époque médiévale, la littérature est une mise en mémoire de l'oralité. Il faut alors garder à ces œuvres du Moyen Âge leur appartenance à une double tradition : l'oralité et l'écriture. Leur logique narrative est beaucoup plus proche de celle des contes dits « folkloriques » que des récits balzaciens. Leur écriture mime une parole qui est celle des conteurs. Pour expliquer les récits arthuriens, on ne peut pas faire comme si l'oralité n'existait pas et leur appliquer des modes de pensée qui n'ont de sens qu'à partir de l'invention de l'imprimerie.

Gauvain avant la littérature

Gauvain, c'est d'abord un nom dont on trouve des traces anciennes et, curieusement, comme patronyme. L'usage du XII^e siècle est de n'avoir qu'un prénom assorti de la ville de naissance (Chrétien *de Troyes*). Mais, souvent, le prénom suffit. Les noms de famille les plus

anciens datent du XIII^e ou du XIV^e siècle mais d'anciens prénoms ont souvent évolué en patronymes. Le cas de Gauvain est instructif. Ce prénom est de nos jours répandu comme patronyme surtout dans l'ouest et le nord-ouest de la France. Il est bien implanté au Canada français, car les Gauvin installés outre-Atlantique (en particulier au Québec²) descendent précisément d'émigrés français originaires de l'ouest de la France. Est-ce un hasard ? Certainement pas, car le nom de Gauvain a de bonnes raisons d'être associé à cette région dès la fin du XI^e siècle.

Pierre Gallais³ a étudié les prénoms de baptême (principalement Arthur et Gauvain) imposés aux enfants dans le grand Ouest français avant 1220. Il note que ces prénoms apparaissent à la fin du XI^e siècle dans une large bande entre la Sarthe et la Garonne, sur un territoire relevant des Plantagenêts⁴. Il recense par exemple un *Gauvens* à Chéneché, près de Neuville-du-Poitou (Vienne) vers 1128, un *Gauvenus* à Daumeré (Maine-et-Loire, au nord d'Angers) en 1130-1138, un *Galvagnus* à Tonnay-Charente (Charente-Maritime) en 1131, un *Gauvaigus* (dans les Deux-Sèvres) en 1136-1160, etc.⁵. L'apparition de ces noms de baptême est bien antérieure au premier roman arthurien conservé en français (la partie arthurienne du *Brut* de Wace qui est achevé en 1155⁶) et même, pour certains de ces noms, à l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth qui daterait de 1135⁷. On doute d'ailleurs que ce texte latin ait connu une large diffusion dans des milieux non lettrés et qu'il soit à l'origine de cette mode. Ce sont plutôt des contes populaires ayant Arthur ou Gauvain comme héros qui fascinaient un large public, bien au-delà des seuls érudits formés au latin. De plus, si le nom de Gauvain n'est attesté que dans des textes en latin, cela s'explique par l'usage exclusif de cette langue pour tous les actes notariés de cette époque.

Lorsque des personnes bien réelles portent les prénoms Gauvain, Arthur ou Tristan au début du XII^e siècle, ce n'est pas l'effet du hasard. Les prénoms les plus fréquents en ce temps-là sont ceux des saints du calendrier chrétien. Or, ni Gauvain, ni Arthur, ni Tristan ne sont inscrits au calendrier (même si, comme on le verra, Gauvain fait figure d'exception, en Italie, mais au début du XIII^e siècle seulement). De plus, à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle, il n'existe pas encore sur le continent de littérature arthurienne écrite en langue vernacu-

laire. Les premiers grands textes arthuriens en ancien français (ceux de Chrétien de Troyes) ne datent que de la seconde moitié du XII^e siècle. Il faut alors supposer que des traditions orales sur Arthur, Gauvain et Tristan circulaient bien avant le mécénat littéraire d'Aliénor et Henri II qui encourageaient la transcription littéraire de ces récits oraux et leur diffusion par écrit des deux côtés de la Manche⁸. Dès la fin du XI^e siècle, des récits colportés par des jongleurs venus du pays de Galles circulaient sur le continent. Dans un célèbre passage du *Roman de Renart*, le goupil joue au jongleur et déclare dans un sabir mêlé de termes anglais :

*Je fot servir molt volenter
Tote la gent de ma mester.
Ge fot savoir bon lai breton
Et de Merlin et de Noton,
Del roi Artu et de Tristan,
Del Chevrefoil, de saint Brandan*⁹.

Renart est l'émule de ces jongleurs qui diffusaient leur répertoire arthurien dans les cours où ils étaient invités sur les îles Britanniques et sur le continent. Ces contes suscitèrent un engouement qui provoqua une véritable mode de prénoms de baptême. L'implantation du nom de Gauvain dans le grand ouest de la France n'a pas d'autre explication. La réputation de la légende arthurienne était faite, bien avant que des écrivains (comme Chrétien de Troyes) adaptent en français ces récits gallois pour créer une « littérature » véritablement arthurienne.

À l'époque moderne, on trouve encore le nom de Gauvain associé à des légendes locales d'Aunis et Saintonge, bien qu'elles n'aient plus aucun lien apparent avec les récits médiévaux.

« Au village de Villeneuve, non loin de Montierneuf existait une “fontaine de Charlemagne”. On raconte que le monarque, parti à la poursuite des Sarrasins, campait là avec toute son armée et que ses soldats manquaient d'eau. Comme il pria le Seigneur, son cheval frappa du pied et fit jaillir du sol une source dont l'eau merveilleuse faisait guérir rapidement les blessures.

Par la suite, on oublia la source et ses vertus curatives. Or, un jour, un chasseur nommé Gauvain blessa une biche. Il partit à sa poursuite et la retrouva près d'une fontaine. La bête buvait de l'eau et fut aussitôt guérie. Le chasseur goûta à son tour l'onde rafraîchissante et sentit immédiatement toute sa fatigue s'envoler. À cette époque, le seigneur de Marennes était gravement malade et tous les médecins appelés à son chevet n'y pouvaient rien. Gauvain lui apporta une fiole de l'eau miraculeuse et le seigneur de Marennes guérit¹⁰. »

Cette légende peut faire penser à plusieurs épisodes de la deuxième partie du *Conte du Graal*. Gauvain part à la poursuite d'une biche blanche (v. 5653) lorsque son cheval perd un fer. Un peu plus loin, aux portes de l'autre monde, il rencontre un chevalier blessé qu'il va guérir à l'aide d'une herbe magique. Pourtant, malgré quelques convergences, on ne prétendra pas que la légende dérive du roman médiéval. L'une et l'autre sont certainement tributaires d'un fonds commun de traditions orales, bien plus ancien que le Moyen Âge. Elles trouvent leurs lointaines origines dans la mythologie celte (insulaire et continentale) qui inspira nombre de récits de haute mémoire.

Gauvain dans les chroniques

Très tôt, Gauvain s'identifie à une image sculptée dans la pierre d'une église : l'archivolte de la cathédrale de Modène¹¹. Le nom de *Galvagus* lui est accolé : il jouxte celui de *Galvarium*. La sculpture est datée du premier tiers du XII^e siècle. Le chevalier défend une île où est retenue *Guinloge*, c'est-à-dire la *Guinloie* du roman d'*Yder*, autrement dit Guenièvre. Il semble former un compagnonnage épique avec un quasi-homonyme *Galvarium*, un peu à la manière des héros Ami et Amile dans une chanson de geste du XII^e siècle. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un couple dioscurique (comme Castor et Pollux)¹². La sculpture fait référence à un récit d'enlèvement de la reine, schéma narratif très bien attesté dans différents textes arthuriens postérieurs, en particulier *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes mais aussi le roman d'*Yder* ou *Durmart le Gallois*. Le

nom de la reine sur cette sculpture n'est pas *Guenièvre* (qui est peut-être une forme refaite) mais *Guinlogee* qui semble être son nom primitif¹³. Pour donner quelque consistance à cette figurine sculptée, il faut faire appel aux textes. On sait que les récits d'enlèvement forment un genre à part des littératures celtiques où ils portent le nom d'*aithed*.

Dans diverses chroniques, des clercs écrivant en latin consacrent quelques lignes à Gauvain. Au début du XII^e siècle, Gauvain apparaît aux côtés d'Arthur dans le troisième livre des *Gesta Regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury. Son nom s'écrit *Walwen* et il est présenté comme le roi de la province de Walweitha. On note la parenté des deux noms qui tint lieu, pendant longtemps, d'explication étymologique (le toponyme ayant produit le nom propre ou l'inverse). Des ennemis ont chassé Gauvain de ses terres. Il incarne depuis lors l'esprit de la résistance bretonne face aux envahisseurs saxons :

« En ce temps-là, dans une province des Galles qui se nomme Ros fut découvert le tombeau de Walwen qui fut par sa mère le digne neveu d'Arthur. Il régna dans cette partie de la Bretagne appelée encore Walweitha : soldat d'une vertu illustre qui, chassé de son royaume par le frère et le neveu d'Hengest dont j'ai parlé au livre premier, vengea d'abord cet exil en leur infligeant de grosses pertes. Il mérite d'être associé à la gloire de son oncle ayant soutenu comme lui pendant un certain nombre d'années la cause de sa patrie défaillante. Mais le tombeau d'Arthur ne se voit nulle part et c'est pourquoi de vieilles fables racontent qu'il reviendra. Au contraire le tombeau de l'autre, comme je l'ai dit, fut découvert au temps du roi Guillaume, sur le bord de la mer. Il mesurait quatorze pieds. C'est là, disent les uns, que blessé par les ennemis, il fut rejeté sur la côte par un naufrage. D'autres prétendent qu'il fut tué par des compatriotes au cours d'un festin. La vérité reste obscure bien que chacun d'eux ait suffisamment fait pour assurer sa mémoire¹⁴. »

Ce texte contient plusieurs éléments dignes d'attention. Tout d'abord les ennemis de Gauvain sont des parents de Hengist : il s'agit du frère et du neveu du chef saxon connu pour être un conquérant

légendaire de la Grande-Bretagne. C'est Bède le Vénérable qui mentionne Hengist et Horsa dans son *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*¹⁵. Il les présente comme les chefs des Angles ou Saxons, descendants de Voden (Wotan). Hengist apparaît aussi dans l'épopée vieil-anglaise de *Beowulf* mais surtout, bien plus tard, dans le *Merlin* de Robert de Boron sous le nom d'Engis ou Angis. Angis (sans son frère Horsa) est appelé en renfort par Vertigier qui a usurpé le royaume de Bretagne. Vertigier espère se maintenir au pouvoir en épousant la fille d'Angis et en pactisant avec son père. Mauvais calcul : il mourra dans l'incendie de sa forteresse. Pour la tradition anglo-saxonne, Hengist et Horsa deviendront les fondateurs mythiques de la maison de Kent, le plus ancien royaume créé en Angleterre par des conquérants germaniques. Ils portent l'un et l'autre le nom du cheval. *Hengest* désigne l'étalon en vieux saxon¹⁶. Quant au nom *Horsa* (dont la parenté avec l'anglais moderne *horse* est évidente), il désigne le cheval en général. Il est lié au vieil allemand *hros* « cheval » (qui donnera l'allemand *Ross* et le français *rosse*¹⁷). Ainsi donc, l'ennemi juré de Gauvain est le frère ou le neveu d'un héros saxon nommé « cheval », ce qui ne manque pas d'intérêt sur le plan mythique quand on connaît les rapports de cet animal avec le neveu d'Arthur.

Le deuxième détail qui mérite attention est la taille du tombeau de Gauvain. Quatorze pieds équivalent à quatre mètres et vingt centimètres. Cette taille inhabituelle n'est pas une précision fantaisiste apportée par un chroniqueur approximatif. Il n'est pas non plus d'usage dans les usages funéraires du Moyen Âge d'agrandir artificiellement la taille des tombeaux. Il faudrait plutôt en conclure que le personnage de Gauvain devait être particulièrement grand. Un texte de la fin du XIII^e siècle peut suggérer une autre explication de ce gigantisme. *Des grands géants* explique en effet que l'Angleterre fut jadis la terre des géants, avant l'arrivée de Brutus le Troyen¹⁸. Dans ce mythe d'origine, les géants apparaissent comme des figures archaïques dont le rôle principal est d'installer le monde en le tirant du chaos. Très imprégné de sources savantes (l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, mais aussi la Bible et saint Augustin), le texte puise dans des croyances populaires qui font des géants les démiurges ayant façonné le paysage (montagnes, lacs et rivières). Toute la mythologie gargantuine est là pour en attester¹⁹.

Celle-ci était déjà bien vivante au Moyen Âge, comme en témoignent diverses appellations de mégalithes.

Le même Guillaume de Malmesbury revient sur Gauvain dans son *De Antiquitate Glastoniensis Ecclesiae* relatant une version officielle de la fondation de l'abbaye de Glastonbury et datée de 1130 environ²⁰. Il signale la découverte de la tombe de Gauvain dans cette abbaye sous le règne de Guillaume le Conquérant (entre 1066 et 1087), tandis que la tombe d'Arthur était restée introuvable à cette époque. La déclaration de Guillaume n'est évidemment pas, pour les historiens modernes, la preuve de l'existence « historique » de Gauvain. Elle devait contribuer plutôt à une valorisation de cette abbaye bénédictine fortement concurrencée par ses rivales²¹. Le soutien d'Henri II Plantagenêt à cet établissement du Somerset contribua pour beaucoup à en faire une abbaye royale. Elle pouvait ainsi s'opposer à distance au prestige de l'abbaye royale de Saint-Denis, près de Paris, acquise à la cause du rival capétien. L'imaginaire arthurien est subtilement instrumenté pour les besoins d'une propagande monarchique dont les Plantagenêts revendiquent la primeur.

C'est une autre chronique toutefois qui donne à Gauvain une ampleur nouvelle. Le personnage prend forme dans l'*Historia Regum Britanniae* du clerc Geoffroy de Monmouth. L'œuvre a été écrite entre 1136 et 1139. Gauvain y est l'objet d'un traitement narratif particulier. Geoffroy en fait un des piliers du royaume d'Arthur et un véritable meneur d'hommes au service de son oncle.

Arthur attribue un fief à trois frères de lignée royale²² : la Lodonesia à Loth, le Moray à Urian et la Scotie à Angusel. Ces trois provinces faisaient partie de l'Écosse²³, la Lodonesia étant le pays des Lothians, une région située entre la Tweed et la Forth²⁴. On a parfois pensé que le nom aurait été inventé par Geoffroy. Il faudrait plutôt y voir un nom refait d'après une racine *Lugdunum*, ce qui ferait de Loth un héritier de Lug. Ce ne serait pas, dans la chronique de Geoffroy, le seul cas d'une transformation de créatures mythiques en figures historiques. Le roi Loth a deux fils nommés Gauvain et Mordred (§ 152). Lorsque Gauvain a douze ans, il est placé par son oncle maternel (Arthur) au service du pape Sulpice qui l'adoube (§ 154). Rejoignant ensuite son oncle, Gauvain se voit investi de responsabilités éminentes. Il est envoyé avec deux comtes pour parlementer avec l'empereur romain

Lucius Hiberius afin qu'il se retire de la Gaule qu'Arthur revendique comme sa terre. Évidemment, Lucius refuse. Un des hommes de l'empereur (Gaius Quintilianus) insulte les hommes d'Arthur en raillant leur jactance et leur prétention. Gauvain réagit vivement à cette provocation en décapitant Gaius. C'est le prélude à une bagarre qui aboutit à une bataille rangée (§ 166). Gauvain reçoit de son oncle le commandement d'une division de Bretons lors de la guerre contre les Romains (§ 168). Il ira même affronter l'empereur lui-même en combat singulier (§ 172). Arthur a remporté la bataille de Gaule. Mais, pendant ce temps, en Grande-Bretagne, son neveu Mordred (le frère de Gauvain selon Geoffroy) est entré en sédition. Mordred a rallié les Scots, les Pictes et les Irlandais, tous les frustrés du royaume arthurien, et les lance contre Arthur. Une lutte meurtrière s'ensuit au cours de laquelle Gauvain meurt (§ 177).

Les événements rapportés par Geoffroy n'ont rien d'originel. Il n'est nullement, comme on l'écrit encore parfois, à la source de *toute* la légende arthurienne. Il est lui-même l'adaptateur d'une tradition plus ancienne qui appartient à l'oralité. Son projet était relativement simple : raconter l'histoire de la Bretagne à partir de tous les rois qui s'étaient succédé depuis le légendaire Brutus, obscur rescapé de la guerre de Troie qui avait échoué sur les côtes anglaises. Pour cela, il puise chez ses devanciers : le *De excidio et conquestu Britanniae* de Gildas, l'*Histoire ecclésiastique* de Bède et l'*Histoire des Bretons* de Nennius²⁵. Mais il utilise encore d'autres sources (probablement orales) qui restent mal identifiées. Son objectif est de restituer une chronologie continue depuis les temps anciens. Au besoin, il meuble les lacunes de sa documentation par des apports divers souvent issus de l'oralité. Parfois, il comble les silences avec des traditions directement issues du mythe²⁶. Une chronique médiévale n'est jamais à prendre « au pied de la lettre ». Elle est de l'histoire mythifiée ou du mythe historicisé. Elle repose sur l'édulcoration de données disparates et sur des schémas narratifs souvent formatés par des modèles latins. Il serait donc aussi naïf de prétendre écrire l'histoire de Bretagne à l'aide de chroniques de ce genre que l'histoire du règne de Charlemagne à partir des chansons de geste françaises. Néanmoins, les chroniques présentent un Gauvain en héros épique. Elles ne privilégient que son côté guerrier et militaire.